

## Bref aperçu sur un tournant du séminaire de Jacques Lacan

Il y a une sorte de pari dans la mini conférence que je vous propose ce soir. J'ai, en effet, souhaité vous présenter un moment, tout à fait ponctuel, du séminaire de Jacques Lacan. Il ne faudrait pas que vous preniez ce qui va suivre pour sa théorie de la baise (oui, il va s'agir de cela) car, chez Lacan, comme chez Foucault, les choses ne sont pas fixes mais, au contraire, mouvantes, elles se modifient en permanence ce qui va, parfois, jusqu'à aboutir à des énoncés contradictoires à quelques mois ou à quelques années de distance. Il s'agira donc d'un flash, d'une illumination si vous préférez, étant exclu que je puisse le lier, comme je le fais dans mon séminaire, à d'autres flashes, ce qui est nécessaire si l'on veut s'engager, comme cela est souhaitable, dans une lecture critique de Lacan.

Qui plus est, il va s'agir d'un passage particulièrement difficile et même tarabiscoté de son séminaire, ce qui implique que je n'ai pas en vue de vous épargner ou même de vous mâcher les difficultés. En fait, il n'y a pas moyen de faire autrement, nous savons aujourd'hui, puisque de tels livres existent, que toutes les introductions, dictionnaires et autres manuels lacaniens sont autant de façon de se détourner de Lacan et de nous détourner de Lacan.

Mais alors, direz-vous, pourquoi choisir un passage difficile ? À cause de ce dont il est question à cet endroit. Ce moment de son séminaire, exactement la séance du séminaire *L'angoisse* du 5 juin 1963, est en effet celui où Lacan, se démarquant de ce qu'il avait pu construire antérieurement concernant la baise, va pour la deuxième fois en parler pour indiquer que, même dans cette baise, il n'y a pas de lien entre l'homme et la femme, pas plus qu'entre la femme et l'homme.

Il a déjà indiqué ça la semaine précédente<sup>1</sup>, le formulant donc pour la toute première fois ; mais il s'est alors heurté à quelque chose qu'il n'avait pas prévu. Il avait tellement angoissé son auditoire que celui-ci avait oublié, contrairement à ses habitudes, d'applaudir. Je ne dirais pas que Lacan en fut fâché. Il fut surpris, puis, s'interrogeant sur ce qu'il avait dit qui aurait pu avoir amené ce silence anxieux, il conclut de ce non-applaudissement que son affaire d'absence de lien homme / femme n'était pas passée. Et c'est donc dans ce contexte difficile, voire malheureux, qu'il remet le couvert en reprenant le problème de la baise dans des termes que je vais donc maintenant vous dire, dont je vais tâcher de rendre compte.

Il va reprendre son fil en tentant de mieux dire, de dire autrement et même de formaliser l'absence du phallus comme médiateur entre l'homme et la femme dans la baise.

---

<sup>1</sup> ) Cf. ma conférence «El día en que su público no lo aplaudió a Lacan», donnée à Mexico le 15 février 2001, traduite du français par Silvia Pasternac. Le présent texte fait donc suite à cette conférence.

Ceci, bien sûr, n'a rien d'évident et peut même, au contraire, heurter le sens commun, sûr de son fait lorsqu'il déclare que « pour que ça baise, il faut que ça bande ». En fait, ce n'est pas tout à fait aussi simple que ça, et il y a convergence, sur ce point entre certains travaux gays et lesbiens et psychanalytiques. Nul n'ignore que, chez cette espèce de phallophore qu'on appelle l'« homme », le plus grand nombre de minutes de sa vie où il se trouve en état de bandaison, a lieu durant le sommeil. C'est-à-dire, dans la grande majorité des cas (hormis les cas de rêves provoquant une jouissance orgasmique tout ce qu'il y a de plus réelle du rêveur), en vain ! Par ailleurs, la baise ne saurait se réduire à la bandaison. À vrai dire, toute théorie de la baise, pour être validable, devra aller jusqu'à expliquer ce dont il s'agit avec ce qu'un Jouhandeau appelle, fort pertinemment, à propos de ce cri qui constitue parfois à la fois le point culminant et de dégringolade de la baise, « le gémissement triomphal que la volupté arrache aux Muets<sup>2</sup> ». Jouhandeau écrivait « Muets » avec un M majuscule, ce qui voulait dire qu'il n'avait aucun besoin de lire Lacan, car ce « Muets » équivaut, je crois très exactement, à la célèbre formule de Lacan : « Il n'y a pas de rapport sexuel ».

Cette formule il la mettra en place petit à petit, justement, à partir de 1963. À ce moment-là, Lacan prend acte de ce que ce n'est pas la bandaison (mot que je réfère à Brassens : « la bandaison papa ça ne se commande pas »), pas non plus la pénétration (comme on l'a longtemps pensé, et de manière rigoureuse, dans l'Antiquité) qui constitue le point qui focalise la subjectivité de quiconque baise, mais que tout s'ordonne autour du phallus flapi. Que donc c'est l'absence du phallus, c'est un certain défaut, une certaine défaillance phallique qui est le trait déterminant. Tel fut le point à la fois théorique et de clinique analytique qui, énoncé pour la première fois, avait angoissé les auditeurs du séminaire de Lacan. Le contexte étant fort différent, j'espère qu'il ne vous angoissera pas.

Cet exposé comportera deux points : tout d'abord le chiffrage mathématique du défaut phallique dans la baise, et ensuite les conséquences de ce défaut, situées comme impossibilité de déterminer des identités sexuées.

### **L'absence du phallus dans la baise**

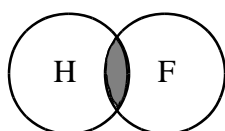
Carrément, Lacan dessine deux cercles se recoupant, le cercle H(omme) et le cercle F(emme), un tel départ évoquant immédiatement la Bible : « Il les créa homme et femme » qui donc, notez-le, s'empresse de définir des *gender* homme et femme. Lacan commente ainsi ce mathème :

[...] le champ couvert par l'homme et par la femme, dans ce qu'on pourrait appeler leur connaissance l'un de l'autre, ne se recoupe qu'en ceci que la zone où ils pourraient effectivement se recouvrir, où leurs désirs les portent pour s'atteindre, se qualifie par le manque de ce qui serait leur médium, le phallus<sup>3</sup>.

---

<sup>2</sup> Marcel Jouhandeau, *De l'abjection*, Paris, Le passeur, 1999, p. 143. Je dois cette citation à Didier Eribon qui m'a signalé la réparation récente de cet ouvrage.

<sup>3</sup> Jacques Lacan, *L'angoisse*, séminaire inédit, séance du 5 juin 1963.



Ayant écrit ceci, Lacan va cerner et, je dirais, partiellement confirmer ce manque phallique à partir d'un certain nombre de ses conséquences. Retenons-en deux.

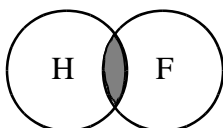
1/ Première conséquence : l'homme et la femme auront chacun le même problème pour jouir du phallus (ou pour que le phallus jouisse), encore que leurs solutions différeront. Il leur faudra jouir du phallus *ailleurs* qu'au seul endroit de la conjonction sexuelle (du rapport homme/femme), puisque, dans cette conjonction, il se révèle, au bout du compte, faire défaut. Et Lacan de renouer alors avec des données classiques, à l'époque, en psychanalyse : pour l'homme, ce phallus trouvé ailleurs qu'en son lieu sera par exemple la femme prise en tant que phallus (c'est la *girl-phall*) ; pour la femme, ce sera la jouissance d'un objet phallicisé (à commencer par l'enfant), ou bien celle de « son trop petit  $\phi$  à elle », ou bien encore « faire le mec », c'est-à-dire faire comme le mec, censé lui, dans son imagination à elle, jouir du phallus.

2/ Deuxième conséquence : ce phallus qui apparaît dans la baise comme manque va prendre une coloration spéciale chaque fois qu'on va le chercher ailleurs : il va, dans ces multiples ailleurs, se présenter comme « instrument de la puissance ». Le phallus, si vous voulez, « joue les gros bras » d'autant plus ostensiblement qu'il y a un endroit où il se dérobe et qui est pourtant l'endroit où il est spécialement appelé à être là, où on l'attend dans son *Dasein*. Sa puissance a donc ceci de spécifique qu'elle tourne le dos à sa défaillance.

La puissance, en effet, est nécessairement quelque chose de local, elle n'est pas « partout » mais seulement « là où elle se présente ». Si donc l'on construit une illusion qui s'appelle « toute puissance », ce passage à la limite de la puissance, ce supplément, ce complément même, car ça en est un, tient à l'impuissance phallique dans la baise. *Dans la baise, il y a un manque central qui est une impuissance.*

Ayant tiré avantage de ces « confirmations » de sa thèse du manque central du phallus dans la baise, Lacan va enfoncer son clou en faisant un pas supplémentaire dans sa théorie de la baise. La preuve, en quelque sorte, de l'existence d'une avancée nous est donnée par une formidable bourde de transcription deux fois répétée par les versions sténo et AF (Association freudienne), à quoi s'ajoute une troisième erreur grossière. Tout ce passe comme s'il fallait jeter un brouillard, un voile d'obscurité, à l'instant même où Lacan avance quelque chose de neuf et de tranchant dans l'érotique.

Il va donc maintenant faire jouer le mathème eulérien que nous avons dit :



[...] qu'est ce que je désire et que je ne puisse avoir qu'en tant que  $-\phi$  ?, c'est ce moins, qui se trouve, dans le champ de la conjonction sexuelle, être le médium universel, [...]

Au lieu de « moins », la sténotypie et AF ont écrit « moi » ! Ca ne veut rien dire, et la suite non plus d'ailleurs.

[...] Je n'y accède que pour autant que je prends cette voie même, que je m'attache à ceci que « je » me fait disparaître, que je <ne> me retrouve que dans ce que Hegel a bien sûr aperçu, mais qu'il motive sans cet intervalle, que dans un *a* généralisé, que dans l'idée du moins [*et non pas du « moi »*] en tant qu'il est partout, c'est-à-dire qu'il n'est nulle part.

Le support du désir n'est pas fait pour l'union sexuelle car, généralisé, il ne me spécifie plus comme homme ou femme, mais comme l'un et l'autre. La fonction de ce champ, ici décrit comme celui de l'union sexuelle, pose pour chacun des deux sexes l'alternative : l'autre est ou l'autre ou le phallus au sens de l'exclusion. Ce champ-là est vide. Mais ce champ-là, si je le positive, le « ou » prend cet autre sens qui veut dire que l'un à l'autre est substituable à tout instant.

Ce passage est difficile à lire, mais nous entrevoyons qu'il comporte une avancée. Je vais tenter de le lire avec vous.

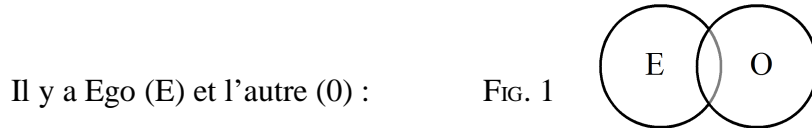
Première affirmation donc, celle de ce qu'on peut appeler un « désir de castration », par rapport auquel vous trouverez quelque chose de très proche, en lisant *Saint Foucault* et notamment tout ce qui y est formulé concernant le souci de soi situé comme souci d'un soi *impersonnel*. Ici la formule est : en m'engageant dans la conjonction sexuelle, *je désire le moins* de  $-\phi$ . Autrement dit : il n'y a pas de *full body orgasm*, puisque le désir qui conduit à l'orgasme est précisément celui de ce qui manque à cet orgasme pour habiter tout le corps, ou le tout du corps, ou le corps comme tout.

### **La perte des identités sexuées**

Puis vient l'élément nouveaux, lorsque Lacan veut dire ce qui résulte du fait que le phallus, « support du désir », n'est pas fait pour l'union sexuelle. Il va tenter de formaliser comment ce phallus, absent du lieu de la conjonction, de l'intersection des deux cercler d'Euler, se généralise. Avec cette généralisation (qui donc n'en est pas une absolument, puisqu'il reste une plage vide, la sienne justement), il s'avèrerait que le phallus ne « me » spécifie plus comme homme ou comme femme. Ceci veut dire que la baise, loin de donner à chacun une identité sexuée, brouille ces identités ; mieux ou pire encore, elle les rend indiscernables, indistinctes.

Ceci est parfaitement indiqué dans une scène du film *Dans la peau de John Malkovich* où, à un moment précis, la femme du marionnettiste ne peut en aucune façon savoir, pas plus d'ailleurs que son amie, pas plus que nous qui sommes dans la salle, si elle est père ou bien mère de l'enfant qu'elle aura fait et eu en étant dans la peau de John Malkovich.

Comment donc s'effectue cette généralisation du phallus qui a cet effet d'une perte des repères identitaires ? Ici intervient la formalisation. Tout d'abord, l'alternative que Lacan va construire sera la même pour l'homme et pour la femme (j'ajouterai : pour l'homo, la lesbienne et tout ce que vous voudrez ici loger comme identité dite sexuée). Autrement dit, subrepticement, fonctionne une autre écriture qui est la suivante :



L'alternative est celle-ci : partant d'Ego, l'autre sera « ou l'autre ou le phallus », le statut de cet « ou » étant précisé : il s'agit du « ou » exclusif. Ceci peut parfaitement s'écrire à partir des deux cercles se recoupant.



La notion de « ou exclusif » (le *aut* latin, différent du *vel*) a été formalisée dans la logique propositionnelle. Dans cette logique, le tableau de fonctionnement du connecteur « ou exclusif » s'appelle l'alternative. Dans ce cas, la proposition complexe est vraie si et seulement si l'une des deux est vraie.

L'alternative envisagée et dite par Lacan est donc, pour Ego : « ou l'autre, ou le phallus ». Lorsque les deux sont vrais ou lorsque les deux sont faux, c'est faux. Il ne reste donc, pour que ce soit vrai, que les deux cas où l'un ou bien l'autre est vrai.

Seulement, intervient une contrainte supplémentaire puisque le cas où l'autre est le phallus (fig. 2) est précisément exclu. Nous l'avons formulé dans notre premier point : le champ du phallus est vide. Autrement dit, dit, seul le champ O grisé de la fig. 3 peut être positif.

Or, le mathème est symétrique. Et, si nous revenons maintenant au niveau premier, au niveau de départ où Lacan inscrivait H dans un cercle et F dans l'autre, nous pouvons parfaitement admettre que ce que nous venons de décrire fonctionne disons de gauche à droite aussi bien que de droite à gauche. Autrement dit, ce mathème tourne sur lui-même, imaginons-le tourner à grande vitesse, de façon telle que le champ O grisé de la fig. 3 apparaisse aussi grisé de l'autre côté. Il y a indistinction entre H et F, entre homme et femme. Et cette indistinction est le phallus généralisé.

Une scène de *Dans la peau de John Malkovich* correspond parfaitement à ce moment critique. Elle survient lorsque John Malkovich se met lui-même dans la peau de John Malkovich, (« Nous verrons bien – dit la femme qui organise, dans une visée lucrative, les entrées dans la peau de John Malkovich – ce qui se passe quand quelqu'un prend sa propre porte »), moyennant quoi nous débouchons dans un restaurant où tout le monde est John Malkovich, sans plus aucune distinction de sexe. Génial !

Autre confirmation : la sorte de défi que Lance David Halperin en écrivant :

[...] si les lettres d'accréditation hétérosexuelles avaient jamais à être présentées, non seulement elles ne seraient pas acceptées, mais elles tendraient à s'invalider aussitôt elles-mêmes. [...] Ce n'est donc pas l'homosexualité mais l'hétérosexualité qui est authentiquement « l'amour qui n'ose pas dire son nom »<sup>4</sup>.

### **Ce qui ne marche pas**

La théorie de la baise ici articulée repose sur une base qui admet que baiser, n'est pas seulement accéder à une jouissance. Il s'agit aussi, bien plus ambitieusement, bien plus religieusement peut-on aussi dire (et, là aussi, les indications gays et lesbiennes ne manquent pas), de « vouloir faire entrer cette jouissance au lieu de l'autre ». Et c'est précisément ce qui ne marche pas. La baise, le passage de l'homme dans la femme, comme déjà le disait le roi Salomon, ne laisse pas de trace, n'effectue aucune inscription. Cette baise est un non rapport à l'autre, en particulier, un non rapport homme/femme. La baise ne saurait donc, en aucune façon, être épinglée comme une hétéro-sexualité.

## **Addenda<sup>5</sup>**

Donnons en conclusion une indication de ce qui a pu faire suite à ce point tournant du séminaire de Lacan dont il vient d'être question. Indication, surtout, du point jusqu'où ce tournant a conduit Lacan.

Ses lecteurs n'ignorent pas son observation réitérée selon laquelle l'enfant face au miroir voile le lieu censé être celui du phallus ou de son absence. Cette observation, pourtant, est ambiguë, car reste maintenue dans l'opacité la question de savoir quelle image apparaîtrait si ce voile étant levé. Réponse : ce geste de lever le voile est *impossible*. Pour cette raison que *le phallus n'a pas d'image*. Le phallus est ce qui met en échec le concept de dévoilement. Lacan ne l'a peut-être jamais dit ainsi, aussi explicitement. Cependant, lors de l'unique contrôle public réalisé par lui (à Genève, en 1975), il déclarait, parlant de la patiente qui fit l'objet de ce contrôle :

---

<sup>4</sup> David Halperin, Saint Foucault, trad. de l'anglais par Didier Eribon, Paris, EPEL, 2000.

<sup>5</sup> Écrit pour *Imago* le 13 septembre 2001.

[...] ce qu'elle désigne comme phallus, c'est simplement un énorme organe. Le phallus ce n'est pas ça, le phallus, c'est son accueil, son ouverture, sa capacité d'admettre autre chose que l'autonomie à laquelle elle se cramponne, et pas précisément un organe mâle<sup>6</sup>.

---

<sup>6</sup> Cf. « Une séance de supervision avec Jacques Lacan », in *Alphabet et psychanalyse*, de Nicos Nicolaïdis, L'esprit du temps, 2001.